# Métropoles et mentalité

*Georg Simmel*

Les plus graves problèmes de la vie moderne ont leur source dans la prétention qu'a l'individu de maintenir l'autonomie et la singularité de son existence contre la prépondérance de la société, de l'héritage historique, de la culture et des techniques qui lui sont extérieurs : c'est là la forme la plus récente du combat avec la nature que l'homme primitif a livré pour son existence physique. Le XVIIIe siècle appelle à la libération de tous les liens qui, au cours de l'histoire, se sont noués à travers l'Etat et la religion, la morale et l'économie, afin que la nature, originellement bonne et identique chez tous les hommes, se développe sans frein ; en plus de la seule liberté, le XIXe siècle entend promouvoir la spécialisation que la division du travail confère à l'homme et à son accomplissement, spécialisation qui fait l'individu incomparable et indispensable autant qu'il est possible, mais qui, par là même, le rend d'autant plus complémentaire de tous les autres ; Nietzsche veut voir dans la lutte impitoyable que se livrent les individus la condition de leur épanouissement, alors que le socialisme la voit dans la suppression de toute concurrence — qu'importe, il s'agit du même ressort fondamental : la résistance que le sujet oppose à son nivellement et à son usure dans un mécanisme social et technique. Quand on

interroge sur leur sens profond les productions de la vie spécifiquement moderne, quand, pour ainsi dire, on demande au corps de la culture d'en révéler l'âme — comme il m'incombe aujourd'hui à propos de nos grandes villes —, on se trouve devant une équation dont les termes sont les contenus individuels et supra-individuels de la vie, et dont la solution est à rechercher dans les adaptations de la personnalité qui lui permettent de s'accommoder aux forces extérieures.

Le fondement psychologique sur lequel s'élève le type de l'individualité des grandes villes est l'*intensification de la stimulation nerveuse* [*Steigerung des Nervenlebens*], qui résulte du changement rapide et ininterrompu des stimuli externes et internes. L'homme est un être de différence, sa conscience est mise en mouvement par la différence entre l'impression d'un instant et celle qui la précède ; persistance des stimuli, insignifiance de leurs différences, régularité habituelle de leur cours et de leurs contrastes usent pour ainsi dire moins de conscience que la concentration rapide d'images changeantes, le brusque écart dans le champ du regard, l'inattendu des impressions qui s'imposent. En créant précisément ces conditions psychologiques — avec cette façon de marcher dans la rue, avec ce tempo et cette diversité des façons de vivre économique, professionnelle, sociale —, c'est déjà dans les fondements sensoriels du psychisme, dans le quantum de conscience qu'elle exige de notre organisation comme être de différence, que la grande ville forme un profond contraste avec la petite ville et la campagne, dont la vie sensible et intellectuelle coule plus régulièrement selon un rythme plus lent, davantage fait d'habitudes.

C'est par là, avant tout, qu'on en vient à comprendre le caractère intellectualiste du psychisme citadin, comparativement à celui de la petite ville, qui est beaucoup plus fondé sur la sensibilité et sur des rapports affectifs. En effet, ceux-ci s'enracinent dans les couches psychiques les plus inconscientes et croissent on ne peut mieux dans la paisible harmonie des habitudes ininterrompues. Par contre, les couches les plus élevées de notre psyché, transparentes et conscientes, sont le siège de l'intelligence qui, de nos forces internes, est la plus capable d'adaptation.

Pour s'adapter au changement des phénomènes et à leur

contraste, nul besoin des ébranlements et de la fouille intérieure qui constituaient les seuls moyens dont disposait la *sensibilité* plus conservatrice pour s'accommoder du rythme égal des phénomènes. Ainsi le citadin type — qui est naturellement le jouet de mille modifications individuelles — se crée un organe protecteur contre le déracinement dont le menacent les courants divergents de son milieu externe : plutôt qu'avec le cœur il y réagit essentiellement avec l'intellect, à qui l'accroissement de conscience, comme c'est la même cause qui les a engendrés, donne l'avantage dans l'appareil psychique. Il s'ensuit que la réaction à ces phénomènes est transférée à cet organe psychique le moins sensible et le plus distant des profondeurs de la personnalité.

Cette intellectualité, ainsi reconnue comme protection de la vie subjective contre la violence de la grande ville, se ramifie à travers de multiples manifestations individuelles. De tout temps, les grandes villes ont été le siège de l'économie monétaire, parce que la diversité et la concentration de l'échange économique donnent aux moyens d'échange une importance qu'ils n'auraient pas connue à la campagne, où l'échange demeure rare. Economie monétaire et règne de l'intellect sont en rapport étroit. Ils ont la même manière prosaïque [*reine Sachlichkeit*] de traiter les hommes et les choses, qui associe souvent justice formelle et sévérité impitoyable. L'homme purement rationnel est indifférent à tout ce qui est proprement individuel, parce que les rapports et réactions de cet ordre sont inépuisables au regard de l'intelligence logique, tout comme dans le principe monétaire l'individualité des phénomènes n'entre pas en ligne de compte. En effet, pour ce qui est de l'argent, la question ne porte que sur ce qui leur est commun à tous, la valeur d'échange, qui ramène toute qualité et particularité à la seule question du « combien ». Toute relation affective interpersonnelle se fonde sur l'individualité des personnes, tandis que, dans les rapports rationnels, les hommes sont réduits à des nombres, à des éléments qui, par eux-mêmes, sont indifférents et n'ont d'intérêt que du point de vue de leur production objectivement comparable. C'est de cette manière que l'habitant des grandes villes calcule avec ses fournisseurs et ses acheteurs, avec ses domestiques et souvent avec les personnes qui appartiennent à son réseau social d'obligation, au contraire de la manière qui caractérise le cercle plus restreint où l'inévitable connaissance des individus donne, de

façon non moins inévitable, une coloration affective au comportement, un au-delà du seul équilibre objectif entre prestation et prestation en retour.

Du point de vue de la psychologie économique, l'essentiel est ici que, dans des rapports plus primitifs, on produise pour le client, celui qui commande la marchandise, de sorte que producteur et acheteur se connaissent mutuellement. Quant à la grande ville moderne, elle se nourrit presque complètement de la production destinée au marché, c'est-à-dire destinée à des acheteurs tout à fait inconnus qui n'entrent jamais dans l'horizon du producteur particulier. L'intérêt des deux parties y gagne une impartialité qui ne se laisse pas fléchir ; leur égoïsme économique, fondé sur le calcul rationnel, n'a pas à craindre de déviation due aux impondérables des relations personnelles. Et cela est évident avec l'économie monétaire qui domine dans les grandes villes et qui a évincé les derniers restes de production domestique et d'échange de biens sans intermédiaire, qui réduit chaque jour davantage le travail avec la clientèle à un simple rapport d'échange, de telle sorte que personne ne peut dire si c'est d'abord cette disposition psychique intellectualiste qui a poussé à l'économie monétaire, ou bien si celle-ci a été pour celle-là le facteur déterminant. Une seule chose est sûre, le mode de vie métropolitain constitue pour ce rapport-là le sol le plus nourrissant ; je n'en veux encore pour preuve que le mot du plus éminent historien anglais des mentalités : « Au cours de toute l'histoire anglaise, Londres n'a jamais agi comme le cœur de l'Angleterre, mais souvent comme son intellect et toujours comme sa bourse ! »

C'est d'une manière apparemment banale à la surface de la vie qu'apparaissent, à travers des traits caractérisés, ces mêmes courants psychiques. L'esprit moderne est devenu de plus en plus calculateur. L'exactitude calculatrice de la vie pratique, que lui a apportée l'économie monétaire, est conforme à l'idéal de la science : changer le monde en un problème d'arithmétique, en fixer chaque partie dans des formules mathématiques. L'économie monétaire n'a eu pour seul effet que de remplir la journée d'un plus grand nombre d'hommes, de pesées, de calculs, de déterminations numériques, de réduction de valeurs qualitatives en valeurs quantitatives. Précision dans le rapport des éléments

de la vie, sûreté dans la détermination des égalités et inégalités, clarté absolue dans les accords et conventions sont venues de la nature arithmétique de l'argent, de même que cette précision s'est manifestée extérieurement par la propagation de la montre de poche. Cependant, les conditions de la grande ville sont autant cause que conséquence de ce trait caractéristique. Avant tout, les rapports et les affaires du citadin type ont coutume d'être très variés et très compliqués : l'agrégation d'un si grand nombre d'hommes aux intérêts si différenciés fait que leurs relations et collaborations se prennent les unes dans les autres en un organisme si complexe que, sans la ponctualité la plus exacte dans les engagements et les effets, le tout s'effondrerait dans un chaos inextricable. A supposer que soudainement toutes les horloges de Berlin aillent mal dans différentes directions, ne serait-ce que l'espace d'une heure environ, toute la vie d'échange économique et autres y serait troublée pour longtemps. Ajoutez à cela, ce qui semble encore plus apparent, l'étendue des distances qui font de toute attente et de toute vaine démarche une perte de temps tout à fait insupportable. Ainsi la technique de la vie métropolitaine n'est, somme toute, pas pensable sans que toutes les activités et relations d'échange soient très ponctuellement ordonnées selon un rigoureux schéma temporel supra-subjectif.

Mais en cet endroit intervient aussi ce qui pourrait bien être la leçon générale de ces réflexions : à savoir que, de chaque point à la surface de l'existence, aussi superficiel soit-il, on peut envoyer une sonde jusqu'aux profondeurs de l'âme, de telle sorte que des lignes directrices relient toutes les formalités les plus banales aux ultimes décisions sur le sens de la vie et sur son style. La ponctualité, l'appréciabilité, l'exactitude que lui imposent les complications et les dimensions de la vie à la grande ville ne sont pas seulement en rapport très étroit avec le caractère monétaire de son économie et avec son intellectualisme, il leur faut encore colorer les contenus de la vie et favoriser l'exclusion de traits irrationnels, instinctifs, souverains et celle d'impulsions qui poussent à définir par soi-même son mode de vie plutôt qu'à recevoir ses déterminations d'une forme universelle dont le schéma est précisé de l'extérieur. Même si des existences souveraines et impulsives ne sont pas du tout impossibles en ville, elles sont cependant opposées au type urbain, ce qui explique la haine de personnalités telles que Ruskin et Nietzsche contre

la grande ville — personnalités qui trouvent la valeur de la vie uniquement dans une existence non schématique, qui ne peut être définie avec précision pour tout le monde, et qui, pour les mêmes raisons, éprouvent une haine contre l'économie monétaire et contre l'intellectualisme de l'existence.

Ces mêmes facteurs, qui ont abouti, dans l'exactitude et la précision à la minute près, à une configuration de la plus haute impersonnalité, ont, d'un autre côté, produit une configuration hautement personnelle. Il n'y a peut-être pas de manifestation psychique aussi inconditionnellement réservée à la grande ville que l'attitude blasée. Celle-ci résulte avant tout de ces stimulations nerveuses, caractérisées à la fois par le changement rapide et par la concentration étroite de leurs contrastes d'où nous paraît sortir l'accroissement d'intellectualité propre à la grande ville ; c'est donc pour cette raison que des hommes sots, et de prime abord sans grande vie intellectuelle, n'ont précisément pas l'habitude d'être blasés. De même qu'une vie de jouissance sans mesure rend blasé, parce qu'elle excite les nerfs si longtemps à leur seuil de réaction maximum qu'ils sont finalement sans réaction, de même, par la rapidité et le caractère contrasté de leur changement, des stimulations plus inoffensives les contraignent également à des réactions aussi fortes ; elles tirent de côté et d'autre si brutalement que les nerfs rendent leur dernière réserve de force et, demeurant dans un même milieu, n'ont pas le temps d'en rassembler de nouvelles. L'incapacité de réagir à de nouvelles excitations — on vient d'en voir l'origine — avec l'énergie qui leur serait adéquate est précisément cette attitude blasée qu'à la vérité montre déjà chaque enfant de la grande ville en comparaison d'enfants issus de milieux plus calmes et moins variés.

A cette source psychologique de l'attitude blasée qui caractérise la grande ville s'unit l'autre source, qui découle de l'économie monétaire. L'essence de l'attitude blasée est l'indifférence aux différences des choses, non pas en ce sens qu'elles ne seraient pas perçues, comme dans le cas de personnes stupides, mais en ce sens que la signification et la valeur des différences entre les choses, par suite la signification et la valeur des choses elles-mêmes, sont ressenties comme vaines. Elles apparaissent au blasé dans une teinte uniformément terne et grise, de telle sorte

qu'il n'a aucune raison de préférer un objet à un autre. Cette disposition d'esprit est le fidèle reflet subjectif de l'économie monétaire tout à fait intériorisée ; en étant l'équivalent de choses diverses, l'argent exprime toute différence qualitative entre elles par des différences quantitatives ; s'érigeant en dénominateur commun de toutes valeurs, l'argent, avec son absence de couleur et son indifférence, devient le niveleur le plus effrayant ; irrémédiablement, il vide de sa substance le noyau des choses, leur particularité, leur valeur spécifique, leur incomparabilité. Elles nagent toutes avec le même poids spécifique dans le fleuve de l'argent, qui est continuellement en mouvement ; toutes reposent au même niveau et ne se différencient que par l'aire qu'elles couvrent. Dans le cas individuel, cette coloration ou plutôt cette décoloration des choses, qui résulte de leur équivalence monétaire, peut se réduire au point d'être imperceptible ; mais, dans le rapport du riche aux objets qui peuvent être acquis pour de l'argent, peut-être bien déjà dans le caractère collectif que le sens commun d'aujourd'hui accorde partout à ces objets, leur évaluation pécuniaire est devenue tout à fait remarquable.

C'est pourquoi les grandes villes, dans lesquelles, en tant que sièges principaux de l'échange monétaire, la vénalité des choses s'impose avec une tout autre ampleur que dans les petites localités, sont aussi les lieux de l'attitude blasée. C'est en elles que cet effet de la concentration des hommes et des choses, qui pousse l'individu à réaliser ses plus hautes performances, atteint en quelque sorte son point culminant ; ne serait-ce que par l'accroissement quantitatif des mêmes conditions, cet effet se change en son contraire, en cette manifestation caractéristique d'adaptation qu'est l'attitude blasée, où les nerfs découvrent leur dernière possibilité de composer avec les contenus et la forme de la vie en grande ville, au point qu'ils se refusent à y réagir — la conservation de soi de certaines personnalités est au prix de la dépréciation du monde objectif en son entier, ce qui ensuite finit par faire sombrer la personnalité elle-même dans un sentiment de dévaluation identique.

Alors que le sujet doit s'arranger de cette forme d'existence, sa propre conservation lui réclame un comportement social non moins négatif. D'un point de vue formel, on devra décrire comme réserve la posture mentale de l'habitant des grandes villes. Si,

aux contacts extérieurs incessants avec une multitude d'hommes, devaient répondre autant de réactions internes, comme dans la petite ville où l'on connaît presque chaque personne rencontrée et où l'on a avec chacune un rapport positif, on serait complètement atomisé intérieurement et l'on tomberait dans une disposition mentale inimaginable. A cette réserve nous contraignent, pour partie, ce fait psychologique, pour partie, le droit à la méfiance que nous éprouvons à l'égard de ces éléments de la vie métropolitaine qui nous effleurent furtivement ; par suite, nous ne connaissons souvent même pas de vue celui qui, à longueur d'année, est notre voisin, et c'est ce qui fait que nous paraissons si souvent froids et sans cœur aux yeux de l'habitant de petites villes.

Oui, si je ne me trompe pas, intérieurement cette réserve n'est pas seulement de l'indifférence, mais, plus souvent que nous n'en avons conscience, une légère aversion, une mutuelle étrangeté et une répulsion partagée qui, dans l'instant d'un contact rapproché, quelle que soit la manière dont il a été provoqué, tournerait aussitôt en haine et en conflit. Toute l'organisation interne d'une vie d'échange amplifiée de la sorte est fondée sur une construction à niveaux, on ne peut plus divers, de sympathie, d'indifférence et d'aversion, de l'espèce la plus brève comme de la plus durable. La sphère d'indifférence n'est pourtant pas si grande qu'il y paraît superficiellement ; presque à chaque stimulation qui nous vient d'autrui, nous avons tout de même une réaction psychique : quels qu'en soient les déterminants, seuls l'inconscience, la rapidité et le changement donnent l'apparence de maintenir notre psyché dans l'indifférence. En réalité, cette indifférence nous serait tout aussi peu naturelle que ne serait supportable la diffusion de suggestions mutuelles sans discrimination, et de ces deux dangers typiques de la grande ville, l'antipathie nous protège, ainsi que la phase de latence qui précède le conflit ouvert ; elle produit des distances et des écarts sans lesquels, somme toute, nous ne pourrions pas mener ce genre de vie ; ses dimensions et ses composés, le rythme de son apparition et de sa disparition, les formes dans lesquelles satisfaction lui est donnée — cela forme avec les forces d'unification, au sens étroit, un tout inséparable de la configuration de la vie en grande ville : ce qui y paraît immédiatement dissociation n'est en réalité qu'une de ses formes élémentaires de socialisation.

Cette réserve et son harmonique, l'aversion voilée, réapparaissent pourtant maintenant sous une forme caractéristique beaucoup plus commune de la mentalité métropolitaine. Elle octroie notamment aux individus une manière et une dimension de liberté personnelle qui sont sans équivalent dans d'autres rapports : elle retourne ainsi à une des grandes tendances du développement de la vie sociale, à l'une de celles, peu nombreuses, pour lesquelles une formule à peu près générale est facile à trouver.

Le stade le plus précoce des formations sociales, qu'on trouve aussi bien dans l'histoire que dans le présent, est celui-ci : un groupe relativement petit avec une solide clôture contre les voisins et les étrangers — ou contre les petits groupes, de quelque manière, antagonistes —, mais, en revanche, avec une cohésion d'autant plus forte ; un cercle qui n'accorde aux individus qu'une faible marge pour l'éclosion de qualités particulières, la liberté et l'autonomie de leurs mouvements. Ainsi naissent les groupes politiques et familiaux, les partis, les communautés religieuses ; la conservation de soi des très jeunes associations exige que les frontières soient fixées rigoureusement, elle exige aussi une unité centripète et, par conséquent, elle ne peut concéder à l'individu ni liberté ni particularité à l'intérieur, ni développement à l'extérieur.

A ce stade, l'évolution sociale sort simultanément de deux côtés différents, mais correspondants. Dans la mesure où le groupe croît — numériquement, spatialement, en signification et en contenus de vie —, dans la mesure où, de ce fait, son unité interne immédiate se distend, le tranchant de la démarcation originelle par rapport aux autres est émoussé par les relations d'échange et les connexions ; en même temps, l'individu gagne en liberté de mouvement — loin de la première délimitation jalouse —, il gagne aussi une individualité et une particularité que la division du travail dans le groupe élargi rend possibles et nécessaires.

L'Etat et le christianisme, les corporations et les partis, et bien d'autres groupes se sont développés selon cette formule, quoique, naturellement, les conditions particulières et les forces des individus aient modifié ce schéma général.

Mais ce schéma paraît aussi clairement reconnaissable dans

le développement de l'individu au sein de la vie urbaine. La vie de la petite ville, dans l'antiquité comme au moyen âge, imposait à l'individu des limites à sa mobilité et à ses relations avec l'extérieur, à son autonomie et à sa différenciation par rapport à l'intérieur, limites à l'intérieur desquelles l'homme moderne ne pourrait pas respirer ; aujourd'hui encore, l'habitant d'une grande ville transplanté dans une petite ville ressent une oppression semblable ou, du moins, de même espèce. Plus le cercle que forme notre milieu est petit, plus les rapports sans frontière avec les autres sont limités, plus angoissante encore est la façon dont le cercle veille sur les productions de l'individu, la conduite de sa vie, ses opinions ; à plus forte raison, tout écart, quantitatif et qualitatif, aurait pour effet d'enfoncer le cadre du petit cercle tout entier.

En ce sens, la cité antique paraît avoir eu tout à fait le caractère d'une petite ville. La menace continuelle que, de près et de loin, des ennemis faisaient peser sur son existence produisait cette étroite cohésion politique et militaire, ce contrôle des citoyens par les citoyens, cette jalousie de la collectivité à l'encontre de l'individu qui était ainsi réprimé dans sa vie privée pour une foule de choses, dont il pouvait au plus haut point se rattraper à la maison par le despotisme. L'animation et l'excitation extraordinaires, la coloration particulière de la vie athénienne tirent peut-être leur explication de ce qu'un peuple de personnalités ayant à cœur l'incomparable et l'individuel combattait contre la pression constante interne et externe d'une petite ville désindividualisante. Cela produisait une atmosphère de tension où les plus faibles étaient réprimés et les plus forts incités aux défis passionnés avec eux-mêmes. C'est précisément pourquoi fleurit à Athènes ce que, sans pouvoir en donner une traduction correcte, nous pouvons désigner comme l' « homme universel » dans le développement psychique de notre espèce.

Voici donc la corrélation dont on affirme ici la validité objective et historique : les contenus et les formes de la vie, à la fois les plus larges et les plus généraux, sont intimement liés aux plus individuels ; tous deux passent par une première étape : ils ont pour ennemis communs les configurations étroites et groupements restreints qui, pour leur propre conservation, se défendent de l'ample et de l'universel, comme de ce qui, en leur

sein, se veut individuel et libre de mouvement. De même qu'aux temps féodaux était homme « libre » celui qui se tenait sous le droit commun [*Landrecht*], c'est-à-dire sous le droit du plus grand cercle social, mais serf celui qui ne tirait son droit que du cercle étroit d'une unité féodale à l'exclusion de celui-là — de même aujourd'hui, en un sens spiritualisé et policé, l'habitant de la grande ville est « libre » par contraste avec les mesquineries et les préjugés qui enserrent l'habitant de la petite ville. En effet, la réserve et l'indifférence mutuelles qui conditionnent la vie psychique des grands cercles ne sont jamais plus fortement ressenties, quant à leur conséquence pour l'indépendance de l'individu, que dans la foule très dense d'une grande ville, parce que la proximité corporelle et l'exiguïté rendent à plus forte raison évidente la distance mentale ; s'il arrive qu'on ne se sente nulle part aussi seul et abandonné que dans la foule de la grande ville, il ne faut y voir que le revers de cette liberté : en effet, ici comme ailleurs, il n'est nullement nécessaire que la liberté de l'homme se traduise dans sa vie affective par du bien-être.

Ce n'est pas seulement la grandeur affective du territoire et du nombre d'hommes qui fait de la grande ville le siège de la liberté personnelle, interne et externe, bien que, selon l'histoire mondiale, celle-ci soit en corrélation avec l'accroissement du milieu [*Kreis*] ; mais c'est en allant au-delà de cette expansion visible que les grandes villes ont été aussi le siège du cosmopolitisme. D'une façon similaire à la forme de développement de la fortune — au-delà d'un certain seuil, la propriété se met à prendre de la valeur dans des progressions toujours plus rapides et comme d'elle-même —, l'horizon et les rapports économiques, personnels, intellectuels de la ville, sa zone d'influence s'accroissent comme en progression géométrique dès qu'une certaine frontière a été franchie, ne serait-ce qu'une fois ; dès lors qu'elle est engagée, cette extension dynamique de la ville se poursuivra par degrés, non pas par extension égale à la précédente, mais par une plus grande extension ; le long de chaque fil qui se développe à partir de la ville, cette extension toujours renouvelée croîtra ensuite comme d'elle-même, précisément de la même façon qu'en ville la plus-value [*unearned*

*increment*[1]] de la rente foncière apporte au propriétaire des bénéfices qui, grâce à la seule reprise des opérations, augmentent entièrement par eux-mêmes.

A ce point, l'aspect quantitatif de la vie se transpose très directement en caractéristiques qualitatives. La sphère de vie de la petite ville est, pour l'essentiel, retenue en elle-même et par elle-même. Pour la grande ville, il est décisif que sa vie interne s'étende par vagues sur un vaste territoire national ou international. Weimar n'est pas une contre-preuve, puisque ce statut de métropole était, en ce qui la concerne, lié à des personnalités uniques et qu'il disparut avec elles, alors que la grande ville précisément est caractérisée par son indépendance fondamentale, même à l'égard des personnalités les plus éminentes — c'est là la contrepartie et le prix de l'indépendance que l'individu savoure en elle.

Le caractère le plus significatif de la grande ville tient à cette extension fonctionnelle qui dépasse ses frontières physiques : cette activité produit un effet de retour et donne à la vie de la grande ville du poids, de l'importance, de la responsabilité. De même qu'un homme ne se limite pas aux frontières de son corps ou du territoire qu'il remplit immédiatement de son activité, mais seulement à la somme des actions qui s'étendent à partir de lui dans le temps et dans l'espace, de même également une ville ne subsiste que de la somme des actions qui étendent son empire au-delà de ses confins immédiats. C'est là seulement la dimension véritable où son être s'exprime.

Cela attire déjà l'attention sur le fait que la liberté individuelle — ce corollaire logique et historique d'une telle extension —, n'est pas à comprendre seulement en un sens négatif comme simple liberté de mouvement et abolition des préjugés et des philistinades ; l'essentiel, pour elle, est quand même que la particularité et l'incomparabilité, qu'en définitive tout être humain possède n'importe où, se traduisent dans l'élaboration d'un mode de vie. Que nous suivions la loi de notre propre nature — cela est tout de même liberté — devient tout à fait évident et convaincant pour nous, et seulement ensuite pour les

1. En anglais dans le texte.

autres, si les manifestations de cette nature se différencient aussi de celles des autres ; notre unicité seule démontre aux autres que notre mode d'existence ne nous est pas imposé par les autres.

Les villes sont, en tout premier lieu, les sièges de la plus haute division économique du travail ; de ce fait, elles produisent des phénomènes aussi extrêmes qu'à Paris la profession lucrative du quatorzième : reconnaissables par des enseignes apposées à leurs habitations, des personnes en costume de soirée se tiennent prêtes à être amenées dans une société où l'on se trouve treize à table. C'est exactement dans la mesure de son extension que la ville offre toujours davantage les conditions décisives de la division du travail : un cercle qui par sa grandeur est réceptif à une multitude hautement diversifiée de productions, tandis que, simultanément, la concentration des individus et leur lutte pour l'acheteur contraignent l'individu à la spécialisation dans une production dont il ne peut pas être si facilement délogé par un autre.

Il est décisif que la vie en ville ait changé le combat avec la nature pour la subsistance en un combat avec l'homme, et que le bénéfice pour lequel on combat ne soit pas ici accordé par la nature, mais par les hommes. Car cette spécialisation ne découle pas seulement de cette compétition, mais d'une source plus profonde : le vendeur doit chercher à provoquer des besoins toujours nouveaux et individualisés chez celui qu'il cherche à séduire. La nécessité de spécialiser la production, pour trouver une source de revenus qui ne soit pas encore épuisée ou une fonction qui ne soit pas facilement remplaçable, pousse à la différenciation, au raffinement, à l'enrichissement des besoins du public, qui doivent manifestement conduire à des différences personnelles de plus en plus grandes dans ce public.

De cette différenciation, on passe à l'individualisation des qualités psychiques — individualisation de l'intellect, qui est à entendre au sens étroit et qu'impulse la ville en proportion de sa taille. Une série de causes sont évidentes : en premier lieu, la difficulté de mettre en valeur sa personnalité dans les dimensions de la vie métropolitaine. Là, le nombre des significations et la quantité d'énergie s'accroissent jusqu'à atteindre leurs limites. On a recours à la singularisation pour séduire d'une manière

quelconque la conscience du cercle social, grâce à l'excitation de la sensibilité aux différences : ce qui, par la suite, pousse finalement aux bizarreries les plus tendancieuses, aux extravagances spécifiquement citadines de l'être à part, du caprice, de la préciosité, dont le sens ne réside plus du tout dans la matière d'un tel comportement, mais seulement dans sa forme d'être-autre, de sortir de soi et, par suite, de devenir-remarquable — pour beaucoup de personnes, c'est encore finalement le seul moyen de sauvegarder, par le détour de la conscience des autres, une certaine estime de soi et le sentiment de tenir une certaine place. C'est en ce sens qu'opère un facteur insignifiant, mais dont les effets s'additionnent pourtant de façon remarquable : la brièveté et la rareté des rencontres qui sont accordées à chaque individu — en comparaison de la circulation de la petite ville. En effet, de cette façon, la volonté de paraître « au fait », par une attitude aussi caractérisée que possible, est beaucoup plus accusée que là où des relations fréquentes et prolongées assurent auprès d'autrui une image sans équivoque de la personnalité.

Cependant, la raison la plus profonde pour laquelle précisément la grande ville suggère le penchant à l'existence personnelle la plus individuelle — peu importe que ce soit toujours à bon droit et toujours avec succès — me paraît être celle-ci : le développement de la culture moderne se caractérise par la prépondérance de ce qu'on peut appeler l'esprit objectif sur l'esprit subjectif : dans la langue comme dans le droit, dans la technique de production comme dans l'art, dans la science comme dans les objets de l'environnement domestique, un certain esprit est incorporé, mais l'évolution intellectuelle des sujets ne suit ce développement que très incomplètement et à distance toujours plus grande jour après jour. Si nous embrassons du regard l'immense culture qui, depuis cent ans, s'est incorporée dans les choses et les connaissances, dans les institutions et le confort, et si nous y comparons le progrès culturel des individus dans le même temps — du moins dans les plus hautes positions sociales —, nous voyons une effrayante différence de croissance entre les deux, même, en plus d'un point, plutôt un retard culturel des individus pour ce qui est de la spiritualité, de la délicatesse, de l'idéalisme. Cette disparité est essentiellement le résultat de la division croissante du travail ; en effet, cette

division du travail réclame de l'individu une production toujours plus spécialisée dont la très forte intensification produit, comme c'est trop souvent le cas, l'étiolement de la personnalité. De toute façon, par l'envahissement de la culture objective, l'individu peut de moins en moins faire face. Peut-être moins dans sa conscience que dans la pratique et dans l'obscurité des sentiments collectifs qui y naissent, l'individu est réduit à une « quantité négligeable [2] », à un grain de poussière en face d'une énorme organisation de choses et de pouvoirs qui lui ôte des mains, comme en jouant, tous les progrès, les biens de nature intellectuelle, les valeurs de toutes sortes et les transfère de la forme de vie subjective à celle d'une vie purement objective.

Il suffit d'indiquer que les grandes villes sont les scènes réelles de cette culture qui fait croître toute vie personnelle. Ici, dans les immeubles et les établissements d'enseignement, dans les merveilles et la technique envahissante du confort, dans les concrétions de la vie communautaire et dans les institutions visibles de l'Etat, s'offre une manne d'esprit cristallisé et impersonnel si écrasante que la personnalité ne peut pour ainsi dire y résister. D'une part, la vie lui est rendue infiniment facile, du fait que de tous côtés s'offrent à elle des excitations, des intérêts, des façons de remplir le temps et la conscience, qui la portent comme dans un fleuve où les mouvements propres sont à peine nécessaires pour nager. Mais, d'autre part, la vie est de plus en plus composée de ces contenus impersonnels et de ces représentations qui veulent évincer les colorations proprement personnelles et incomparables ; si bien que, maintenant, pour sauver ce qui est le plus personnel, il faut mettre en œuvre une particularité et une singularité extrêmes ; il faut forcer la note pour, somme toute, devenir ne serait-ce qu'encore audible, même pour soi-même. L'atrophie de la culture individuelle par l'hypertrophie de la culture objective est une des raisons de la haine féroce que les prédicateurs de l'individualisme à outrance, Nietzsche en tête, entretiennent contre les grandes villes, mais c'est aussi la raison pour laquelle ceux-ci sont si passionnément aimés précisément dans les grandes villes et sont, aux yeux du citadin justement, les annonciateurs et les libérateurs de son désir le plus inassouvi.

2. En français dans le texte.

Si l'on s'interroge sur la position historique de ces deux formes de l'individualisme qui se nourrissent des rapports quantitatifs de la grande ville : l'indépendance individuelle et la formation de l'originalité personnelle, alors la grande ville gagne une valeur tout à fait nouvelle dans l'histoire mondiale des mentalités. Le XVIIIe siècle trouvait l'individu retenu par des liens d'ordre politique et agraire, corporatif et religieux, qui lui faisaient violence et qui avaient perdu tout sens. Ces oppressions imposaient à l'homme, pour ainsi dire, une forme « non naturelle » et des inégalités depuis longtemps injustifiées. C'est dans cette situation qu'est né l'appel à la liberté et à l'égalité — la foi dans la pleine liberté de mouvement de l'individu dans les rapports sociaux et intellectuels, apparue en même temps dans le peuple et chez les nobles, comme si la nature l'avait déposée en chacun et que la société et l'histoire l'avaient déformée. En plus de cet idéal du libéralisme, grâce à Gœthe et aux romantiques d'une part, à la division du travail économique d'autre part, un autre idéal se forme au XIXe siècle : libérés des liens historiques, les individus veulent aussi à présent se différencier les uns des autres. En chaque individu, ce n'est plus l' « universalité de l'homme », mais précisément l'unicité qualitative et le caractère irremplaçable qui constituent à présent les supports de sa valeur. C'est dans le conflit et les entrelacs changeants de ces deux modes de détermination du rôle du sujet dans la collectivité que se développe l'histoire externe et interne de notre temps.

La fonction des grandes villes consiste à fournir le lieu du combat et des tentatives de réunification entre les deux modes, alors que leurs conditions propres se sont révélées à nous comme autant d'occasions et de stimulants du développement de chacun des deux. Il s'ensuit que, dans le développement de la vie psychique, les grandes villes ont une place tout à fait unique et riche de significations inestimables ; elles apparaissent comme une de ces grandes figures historiques où les courants opposés qui embrassent la vie se réunissent et se déploient au même titre. Mais, en cela, même si leurs seules manifestations peuvent nous inspirer de la sympathie ou de l'antipathie, elles sortent tout à fait de la sphère où l'attitude de juge est requise. Dans la mesure où de telles puissances se sont incarnées dans les racines et la conscience de la vie historique tout entière, à

laquelle nous appartenons dans l'existence éphémère d'une cellule, notre devoir n'est ni d'accuser ni de pardonner, mais seulement de comprendre.

1903

P. S. Par nature, le contenu de cette conférence ne se réfère pas à une littérature qui puisse être citée. Le fondement et le développement de ses idées principales sur l'histoire de la culture ont été donnés dans ma *Philosophie des Geldes*.

---

Traduit de l'allemand par Philippe Fritsch

---